

## 56 : UN JAPON BIEN DEROUTANT



*Mondialisation: un japonais dans  
le métro de Tokyo*

Le Japon fait certes partie de notre monde, mais tout juste !

Il est si curieux, si différent, si beau et si charmant, mais parfois si inattendu, qu'il faut y être allé pour le croire. Je l'évoquerai au travers de quelques anecdotes vécues, à l'occasion des presque vingt cinq voyages qui m'ont permis de visiter ce pays et de l'aimer. Hélas, je crains qu'il ne se transforme à grande vitesse au rythme de la mondialisation.

Le Moyen Age y était encore partiellement présent avant guerre. Les traditions se maintenaient, mais la modernité arrivait au galop.

La vie traditionnelle japonaise, ses artisans, ses théâtres, ses geishas, qui avait traversé la révolution Meiji du siècle dernier, et même résisté à l'occupation américaine, cohabitait maintenant avec des innovations qui se bouscullaient et ne manquaient pas d'éberluer ce peuple jusque là si isolé. Il apprenait vite, mais il restait du chemin à faire... Une des plus amusantes illustrations de cette situation dont j'ai gardé le souvenir, fut celle de l'inscription que je découvris à l'entrée des toilettes du train Osaka/Tokyo. Les japonais n'avaient jamais connu en ce genre de lieu que des ouvertures circulaires au ras du sol ; l'accroupissement est au Japon un geste tout à fait courant et naturel, on le note autant pendant les repas par exemple, que sur les quais de gare en attendant les trains. Aussi l'administration prévoyante avait-elle estimé que cette fois il fallait donner à ses administrés une marche à suivre ; sa rédaction, à l'entrée des toilettes du train, était ainsi rédigée :

1. Entrez, fermez la porte et faite face aux sièges des toilettes.
2. Tournez-vous de 180 degrés et dégagez-vous de vos vêtements
3. Asseyez-vous.
4. Après l'opération tirez sur la chasse d'eau située au dessus du siège.
5. Rhabillez-vous, sortez et refermez la porte.

Revenant à Tokyo une autre année, et rentrant dans un immeuble avec un ami français, je vis un petit homme à barbiçette se précipiter vers nous avec presque des larmes dans



*Les japonais maîtrisent le travail du bois (vautour)*

la voix. Il s'inclina très profondément en joignant les mains et en demandant « Seriez vous français ? » Il avait retrouvé, en nous voyant, une période paradisiaque de son passé : son séjour en France. Depuis il était professeur de français.

Les japonais, qui ont une tradition de cruauté, sont également des sentimentaux.

Revenons maintenant à Paris. Un moine peintre japonais exposait dans une grande galerie du Faubourg Saint Honoré ; on me présente, je le félicite, et lui parle de ses œuvres avec un sincère enthousiasme : particulièrement d'une grenouille

aux aguets sur une feuille de nénuphars. « Elle est à vous », me dit-il. Et il me la fit porter avant de quitter Paris,

J'ai déjà raconté ailleurs mon aventure avec un sculpteur de crapauds qui m'apporta par trois fois une de ses œuvres en profitant de mes passages successifs à Tokyo. Il prenait chaque fois le train pour venir de son lointain domicile, tout au nord du Japon ; la seule raison de son geste était qu'il avait entendu dire qu'un parisien de passage avait admiré une de ses œuvres.

Quelques années plus tard je partis pour de courtes vacances sur la côte Ouest du Japon, avec un de mes collaborateurs et ami français parlant bien japonais. Il avait réservé un logement à mi-chemin, dans un petit riokan de province (auberge japonaise). Nous arrivons, nous traversons un minuscule jardin, franchissons une passerelle étroite qui enjambe un charmant ruisseau ; nous voilà aussitôt installés avec mille courbettes dans une chambre traditionnelle à tatami, donnant sur la campagne. Nous sommes conduits au fu-

ro (bain japonais), puis nous regagnons notre chambre. Une jeune servante nous apporte presque aussitôt, tout sourire, divers plateaux laqués couverts de quantités de petits plats aussi appétissants que précieusement présentés.

Puis, suivant la coutume, elle s'agenouille entre nous pour nous servir. Je plaisante avec mon ami, lui faisant remarquer combien est plate la poitrine de cette charmante personne, écrasée par un large obi (ceinture traditionnelle des femmes japonaises). Cet ami facétieux traduit immédiatement la remarque à la demoiselle ; celle-ci, sans que j'ai eu le temps du moindre mouvement, s'incline aussi profondément qu'elle le peut devant moi, me saisit la main, la plonge dans son kimono qui s'est entr'ouvert et jusque sous son obi ; alors elle me dit, simulat la colère, mais riant, la bouche dissimulée comme il convient sous son autre main : « N'y a-t-il vraiment rien ? » Il y avait tout ce qu'il fallait...

En vérité le but de notre voyage était une presque occupation par un riokan fort connu (car l'empereur en personne était parfois venu y faire de courts séjours). Nous sommes accueillis cette fois encore avec nombres d'agenouillements, et bientôt installés devant la table où nous devions déjeuner. Les couverts de porcelaine étaient si précieux, les poissons et légumes si bien disposés, que chaque plat était une œuvre d'art ; je les photographiai un à un.

Après le repas on nous propose de visiter le village ; on nous donne une jeune accompagnatrice parlant vaguement anglais. Elle nous invite à nous déshabiller, nous présente des kimonos et des gettas (sandales de bois traditionnelles dont la semelle épaisse de plusieurs centimètres vous protège de la boue). Après un quart d'heure la jeune fille nous dit avec le plus suaves des sourires : « nudo nudo » ? Mon ami m'explique qu'une des distractions des voyageurs dans ces lieux de détente, est d'aller dans certains établissements qui ont pour occupation de présenter des jeunes filles nues pour vous permettre de prendre des photos. Rien de plus d'ailleurs, sauf négociation spéciale. Cela ne me paraissait pas d'un intérêt majeur en ce qui concerne l'approfondissement de la culture japonaise.

Donc nous reprenons notre visite à pieds. J'avais mon Ni-

kon et ma suivante semblait



*Japonaise digne  
et impénétrable*

avoir, entre autres fonctions, celle de me le porter respectueusement en marchant derrière moi pour m'éviter toute fatigue. Quand je voulais photographier, je demandais l'appareil, puis le lui rendais aussitôt.

Le séjour fut des plus agréables ; nous visitâmes entre autre un laqueur célèbre portant le titre prestigieux au Japon de « Trésor National », entouré de ses étudiants ; nous fîmes également un tour en barque pour visiter des villages de pêcheurs sur la côte de la mer de Chine.

Mais ce séjour ne fut rien, comparé à celui auquel je fus convié quelques années plus tard dans une riokan célèbre de Kyoto qui s'appelait Tsu-

ruya (maison de la grue).

Le Groupe Mitsukoshi , dont j'étais le président en France, et qui me recevait comme un prince, m'avait fait accompagner par une gentille japonaise que j'avais eu comme employée à Paris, et qui parlait un peu français. C'était pour elle une responsabilité immense : son honneur était en jeu, car elle accompagnait son ancien président ! La pièce où je fus introduit était grande et superbe, le sol recouvert d'un tatami neuf fleurant bon le parfum des champs de riz mûrs ; le tout donnait sur un jardin japonais où chaque feuille était exactement à sa place. On m'apporte mon dîner, puis mon accompagnatrice déroule mon futon (matelas japonais) et vérifie que je ne manque de rien; je m'installe et m'endors.

Au milieu de la nuit je suis réveillé par un grattement infime sur la cloison, qui aurait pu être celui d'un insecte. Je n'y prête guère attention, quand le bruit se répète : il doit

quand même y avoir quelque chose. J'ouvre les yeux, et invite à tout hasard, l'inconnu à entrer. La porte glisse sans bruit sur son support : c'est ma petite japonaise que je vois apparaître, courbée respectueusement son front touchant presque le tatami. Elle me dit, visiblement consternée à l'idée d'avoir dérangé le repos de « son seigneur » : « excusez-moi monsieur le président, je vais être violée ». Là, je me réveille tout à fait, un peu ahuri.

Je lui fais signe d'approcher, et à ce moment une silhouette noire surgit derrière elle, sortant de l'obscurité du jardin. « Que se passe-t-il ? » dis-je d'une voix forte digne d'un général japonais (leur tradition est de s'exprimer avec rudesse pour manifester leur caractère mâle et guerrier). La silhouette s'évanouit aussitôt et je demande à la jeune fille toujours agenouillée, de m'expliquer la situation. « Je m'excuse profondément, monsieur le président, je ne savais que faire d'autre ; j'ai troublé votre précieux sommeil ». La pauvre avait l'air vraiment désespérée. Je la rassure, lui demande de s'approcher et de s'expliquer. Elle s'efforce de reprendre contenance : « C'est le jardinier qui me poursuivait, vous lui avez heureusement fait très peur ». Tout ceci avait fait un peu de bruit. Les communications sont quasi instantanées dans ces riokan de luxe ; tout le personnel, ainsi que la patronne, a un portable dans la manche de son kimono. La patronne arrive presque aussitôt, elle aussi se plie en deux, s'informe, et s'excuse.

Que l'invité du président d'un des plus grands groupes japonais soit mêlé à un tel incident, il en allait de l'honneur du groupe tout comme de celui de ce riokan. Mais le calme revint et je me rendormis.

Le lendemain matin, branle-bas de combat ! La patronne a déjà pris le train pour Osaka, où se trouve la filiale la plus proche du groupe Mitsukoshi, dont j'étais l'invité. Elle faisait ce voyage pour présenter ses excuses et sauver la face de son établissement. Elle revint à Kyoto, le soir même, son honneur restauré ; je fus encore submergé d'excuses et d'attentions supplémentaires

Quant à ma petite japonaise, elle avait sauvé son honneur ! On me dit qu'elle avait dès le lendemain matin téléphoné

dans tout le Japon, à tous ses amis, tous ses collègues, toute sa famille, pour leur raconter, absolument enchantée, qu'elle avait failli être violée, mais qu'elle avait été sauvée par son grand président français. Quant au jardinier il s'était enfui, on ne l'a jamais retrouvé.

J'appris quelques mois plus tard que mon ancienne petite employée et accompagnatrice avait été embauchée au club méditerranée de Nouméa.

Je me laissai dire aussi que la sauvegarde de son honneur avait cessé d'être sa priorité majeure.



*Poupée japonaise  
traditionnelle ( kokeshi)*



*Un grand bouquet d'iris noirs*